

DAN MILLER, LE LANGAGE CAPITAL

«1, 2, 3, 4»... DAN MILLER AMORCE LA PLUPART DE SES ŒUVRES PAR CES QUELQUES CHIFFRES INSCRITS LIMPIDEMENT EN NOIR EN HAUT D'UNE GRANDE FEUILLE DE PAPIER BLANC, COMME S'IL PRENAIT SON ÉLAN AVANT DE NOIRCIR LA PAGE D'UNE ACCUMULATION DE MOTS POUSSÉE JUSQU'À L'ILLISIBLE... INVITÉ EN 2017 PAR CHRISTINE MACEL À LA BIENNALE DE VENISE, CURATRICE DE L'EXPOSITION INTERNATIONALE VIVA ARTE VIVA, DAN MILLER A AINSI PARTICIPÉ À L'UNE DES PLUS PRESTIGIEUSES MANIFESTATIONS ARTISTIQUES – AUX CÔTÉS D'ARTISTES CONTEMPORAINS MAIS ÉGALEMENT DE JUDITH SCOTT OU LUBOS PLNÝ, EUX AUSSI BIEN CONNUS DES AMATEURS D'ART BRUT. CETTE PRÉSENCE PARTICIPE AU DÉCLOISONNEMENT DE L'ART BRUT, PERMETTANT DE JETER UN NOUVEAU REGARD SUR DES ARTISTES AUTREFOIS ENFERMÉS DANS LA CATÉGORIE D'OUTSIDER.

Par Baimba Kamara

Une simple suite de chiffres, les premières lettres de l'alphabet ou même le nom d'un objet du quotidien... : le caractère scolaire de ses entrées en matière tient certainement du fait que la mère et la grand-mère de cet artiste californien né en 1961 étaient toutes deux institutrices. Inquiètes de la capacité du jeune Daniel Miller à communiquer, elles ont tenu à ce qu'il sache rapidement lire et écrire. Depuis toujours, il souffre de difficultés à s'exprimer verbalement du fait de son autisme, ce qui ne l'a pas empêché de développer une œuvre lexicale. À raison, son galeriste parisien Christian Berst parle d'ailleurs de «*surécritures sibyllines*» lorsqu'il cherche à décrire le langage si particulier que l'artiste façonne depuis plus d'un quart de siècle.

Un langage singulier

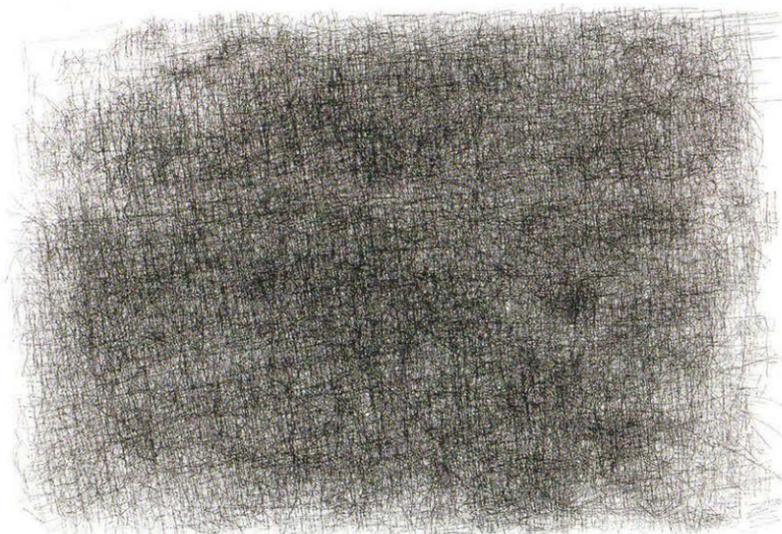
Dan Miller a intégré le Creative Growth Art Center au tout début des années 1990, un centre d'art situé à Oakland en Californie qui accueille des artistes vivant une situation de handicap physique ou mental. L'espace de création reçoit chaque jour des dizaines de personnes, tandis que la galerie qui le jouxte a permis la découverte d'artistes tels que Donald Mitchell, Judith Scott et Dwight Mackintosh. Dans cet atelier, Dan Miller s'empare de grandes feuilles blanches

Sans titre (432/lid).
Vers 2010, acrylique et encre sur papier, 56 x 76 cm.
Courtesy Creative Growth Art Center, Oakland et Christian Berst art brut, Paris.



Sans titre (pink with purple light bulbs). 2013, acrylique et encre sur papier, 106,7 x 249 cm. Courtesy Creative Growth Art Center, Oakland et Christian Berst art brut, Paris.

pour y élaborer un langage propre grâce à ses compositions instinctives. En périphérie, on trouve des mots en lettres capitales, des lettres qui se chevauchent légèrement, des mots qui se répètent et des lignes nettes qui croisent des courbes franches. Sans maniérisme, le texte s'intensifie progressivement au point de devenir magmatique lorsque l'on atteint le centre de la création. Loin des petites écritures cursives de Dwight Mackintosh qui s'allongent sur la feuille, Miller progresse rapidement sur la surface et déploie son lexique avec assurance. Lorsqu'il quitte l'atelier, il s'approprie le moindre morceau de papier pour continuer à y griffonner. Bien que le langage qu'il développe ait rapidement perdu sa fonction initiale, son entreprise apparaît donc comme lui étant profondément nécessaire.

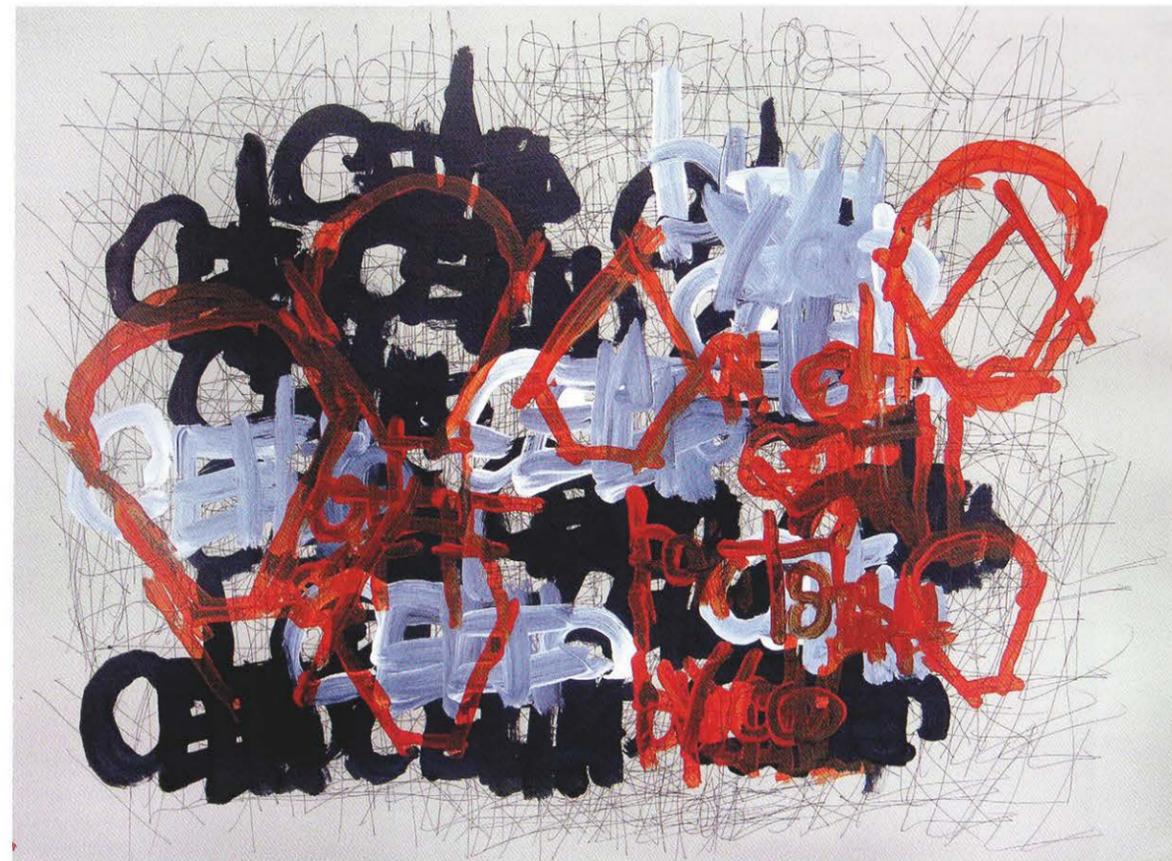


Sans titre. 2010, encre sur papier, 107 x 162,5 cm. Courtesy Creative Growth Art Center, Oakland et Christian Berst art brut, Paris.

La superposition des lettres majuscules brouille la frontière entre l'écriture phonétique et idéographique. Le mot devient alors motif et l'ensemble prend la forme d'une « abstraction obsédante » pour reprendre l'expression de Tom di Maria, directeur du Creative Growth Art Center.

La banalité excédant l'ordinaire

Abstraction, oui. Pourtant il s'agit bien de la représentation de sa réalité immédiate et palpable dans ce qu'elle a de plus fonctionnelle. L'obsession de Dan Miller pour les catalogues de bricolage surgit dans le choix des mots qui reviennent inlassablement dans son anglais natal : *ampoule, électricité, marteau*. Ses outils de création s'invitent aussi dans ses graphies : *peinture, papier, pinceau...* Puis le quotidien se dilue dans cet inventaire : *maison, restaurant, eau froide*. Son vocabulaire ne se limite pas aux mots. Le dessin, bien que discret, est omniprésent : un ovale posé sur un rectangle pour représenter une ampoule ; deux diagonales se heurtent pour former un toit ; des lignes horizontales ou verticales qui parcourent la feuille sont souvent des routes... En plus des lettres et du dessin, les formes abstraites viennent étoffer ce glossaire,



Sans titre (red light bulbs with black and white). 2013, acrylique et encre sur papier, 56 x 76 cm. Courtesy Creative Growth Art Center, Oakland et Christian Berst art brut, Paris.

Vers une écriture fondamentale

des formes qui tiennent parfois plus du griffonnage que de la géométrie. Et s'il est intelligible au départ, le dialecte de l'artiste s'obscurcit à mesure qu'il se densifie. Par accumulation il devient illisible et énigmatique. En bordure, quelques lettres orphelines parviennent à conserver un peu de sens mais c'est la saturation, incarnée par un nuage sombre et central, qui finit par dominer l'ensemble des compositions de l'artiste californien. Énergiques, bruyantes et rythmées, les peintures de Dan Miller résistent pourtant au chaos. Son mode d'expression est doué de cette capacité à s'emparer de la banalité du quotidien avec une telle obsession qu'elle en devient fascinante. Chez Dan Miller, le besoin de dire a beau être évident, celui d'être lu n'en reste que moins certain, mais il paraît de plus en plus susciter chez les autres l'envie de montrer ses œuvres.

En 2012, la galerie Christian Berst présentait la première exposition personnelle de Dan Miller en France, intitulée *Graphiein*. À cette occasion, l'historien de l'art Richard Leeman convoquait son regard sur l'œuvre scripturaire de Cy Twombly, dont il est spécialiste, pour déchiffrer l'œuvre de Miller. D'après lui, et bien qu'ils aient emprunté des trajectoires différentes, les modes d'expression de ces deux artistes se rapprochent par leur capacité à atteindre « une expressivité pure, qui prend la forme la plus primitive d'un gribouillis ». La comparaison pourrait se prolonger dans leur aptitude commune à transformer la répétition en rythme. Loin d'une progression linéaire, le travail de Miller évolue par période. Cette mutation s'articule principalement autour de l'équilibre qu'il maintient entre la présence du dessin, celle de l'écriture et celle des lignes griffonnées. Toujours sur fond blanc, son travail peut être minimal, avec l'utilisation tout en sobriété de stylos et marqueurs invariablement noirs, ou plus bavard, avec de nombreuses couleurs étalées à l'aide de brosses et de pinceaux. Pendant un temps, il a même expérimenté la machine à écrire pour produire ses œuvres, en suivant le même procédé de répétition de mots, tapés en majuscules et flirtant encore avec la saturation. Ces dernières années, les mots se font plus discrets, le vocabulaire pictural semble se réduire à l'essentiel, un entrelacement incessant de lignes bousculant encore une fois la distinction entre dessin, abstraction et écriture. ■